

GABRIELLE MARTY

Ils regardaient toujours devant eux

Festival International des Textiles Extraordinaires
Clermont-Ferrand, Septembre 2016

Pour moi, l'évidence fût claire. Je ne pouvais pas parler de rébellion sans réfléchir à la question de la violence. Pourquoi ? Peut-être pour tenter de partir des racines de l'élan révolutionnaire, avant même le passage aux actes. Se rebeller contre quelque chose présuppose une tension, et celle-ci ne peut qu'être le résultat d'une violence subie contre laquelle on se dresse. De plus, l'insurrection n'est-elle pas aussi violence contre soi-même, refus d'une passivité facile, conscience brutale du monde qui nous entoure ?

Je tiens à préciser que j'entends ici le mot de violence au sens large, sans lui attribuer de signification nécessairement sanglante ou cruelle. Au contraire, il serait intéressant de considérer cette violence comme un moteur d'indignation et de création, à l'image des mots de Stéphane Hessel : « Résister c'est créer, créer c'est résister. » Cela pose la question de l'acte révolutionnaire : à quoi sert-il ? Est-il légitime ? Et surtout : la fin justifie-t-elle les moyens ?

Pour certains, la violence est nécessaire. Ainsi, pour Machiavel, l'homme est le seul à pouvoir conjurer la violence naturelle en cessant de la subir, « car les serviteurs loyaux restent à jamais des serviteurs, et les honnêtes gens des misérables. » De même, pour Hannah Arendt, « Sorel reconnaissait dans la violence l'expression d'une force vitale spécifiquement créatrice. », écrit-elle dans Du mensonge à la violence.

Même pour Mandela, « il faut choisir la paix plutôt que la confrontation, sauf dans les cas où nous ne pouvons rien obtenir, où nous ne pouvons pas continuer, où nous ne pouvons pas aller de l'avant. Si la seule solution est la violence, alors nous utiliserons la violence. »

Chez Sartre, la justification est paradoxale : « Je reconnais que la violence sous quelque forme qu'elle se manifeste est un échec. Mais s'il est vrai que le recours à la violence reste la violence qui risque de la perpétuer, il est vrai aussi que c'est l'unique moyen de la faire cesser. »

Mais avec Camus, la question est abordée sous un angle encore plus contradictoire. Car si pour lui la révolte est une responsabilité de l'homme (« Se taire, c'est laisser croire qu'on ne juge et ne désire rien. »), elle ne doit pas céder à la tentation de rentrer dans les rouages de ce qu'elle dénonce. Si chaque révolte est « nostalgie d'innocence et appel vers l'être », il arrive un jour où la nostalgie prend les armes et assume la culpabilité totale, c'est-à-dire le meurtre et la violence. Comment alors, conserver la dynamique de la révolte sans en trahir les valeurs ?

La position de révolté annonce la possibilité du sacrifice de l'homme à l'idéal qu'il défend. « On voit donc que l'affirmation impliquée dans tout acte de révolte s'étend à quelque chose qui déborde l'individu dans la mesure où elle le tire de sa solitude supposée et lui fournit une raison d'agir. » (L'homme révolté) La spécificité de la révolte est donc à trouver dans le rapport à l'autre : dans un monde absurde, le mouvement révolutionnaire rend collective la souffrance individuelle : « Je me révolte, donc nous sommes. »

Mais paradoxalement, la clandestinité oblige les révolutionnaires les plus radicaux à faire pleinement face à leur solitude. C'est le cas des personnages complexes des Justes. Enfermés dans la clandestinité et face à leurs doutes, ils sont excessivement seuls. Lancer la bombe est un acte qui ne se vit qu'avec soi-même.

C'est peut-être pour cela que pour Camus, les révolutionnaires russes de 1905 sont ceux qui incarnent au mieux les valeurs révolutionnaires, en proclamant que la révolution, si elle est un moyen nécessaire, n'est pas une fin suffisante. En étant en permanence dans la tension qu'impose le doute, ils montrent que la révolution ne se trahit pas lorsqu'elle se remet perpétuellement en question : auraient-ils dû lancer la bombe sur le Grand Duc et tuer ses enfants ? Est-il justifié de prendre une vie pour tuer le symbole qu'elle représente ? Chaque vie humaine se vaut-elle ?

La tension reste donc le maître mot de toute révolution : tension entre passivité et prise de conscience, groupe et individu, morale et nécessité, humain et idéal, infiniment grand (utopie qui dépasse tout homme) et infiniment petit (fragment qui fait tout basculer par l'intervention de l'aléatoire, du sentiment, de la fragilité). Le doute et la contradiction sont toujours moteurs, ne donnent pas de réponse. Ils n'expliquent pas le pourquoi de certaines décisions. Ils n'expliquent pas ce qui se passe dans une conscience humaine au moment du passage à l'acte. Ils témoignent seulement d'une ouverture sur le monde qui ne nie jamais sa complexité, et d'un engagement nécessaire pour une justice qui se construit à chaque minute, au nom de chaque être humain. Car le doute est la conscience de la fragilité humaine, et remettre en question les idéaux reste le seul moyen de les préserver : *« Kaliayev a douté jusqu'à la fin et ce doute ne l'a pas empêché d'agir, c'est en cela qu'il est l'image la plus pure de la révolte. »* (Camus, L'homme révolté)

Enfin, pour Deleuze, malgré l'oppression, les États ne peuvent pas tout contrôler, et « une société fuit par tous les bouts ». Il y a donc nécessité d'inventer encore et toujours de nouvelles lignes de fuite, les nôtres. Mais l'essentiel ne réside non pas dans l'arrivée, mais dans le point de départ de ces lignes de fuite, dans « l'évènement », la « rencontre violente » avec le « Dehors » qui nous force à penser.

D'où le parallèle avec la musique chez Philippe Mengue : « En musique, les notes forment une sorte de plateau mouvant, fait de variations intensives qui ne filent pas, qui ne sortent pas et composent plutôt comme une ritournelle. Mais cet espace lisse, continu et doux comme un concerto de Mozart, n'est tracé comme une surface de réception que dans l'attente soudaine d'un évènement, d'une ligne mélodique, qui s'échappe de lui et qui file... Il existe donc de multiples façons de faire des nappes lisses et intensives qui sont les conditions nécessaires, mais non-conditionnantes, de l'évènement, de la ligne de fuite, des devenir. » (Faire l'idiot, La politique de Deleuze)

C'est cette puissance de désorganisation qui laisse le champ libre à l'invention de « lignes de fuite » qu'il est intéressant de chercher : la création d'un espace vide qui rend possible l'apparition, l'ouverture de cet horizon d'indétermination qui oblige à perdre pied, et donc à penser autrement.